

Jean-Guy Nadeau

Dieu dans la chanson populaire : questionnement, rejet et prière

La chanson populaire contemporaine, celle qu'on entend à la radio et à la télévision, met souvent en scène la foi ou la religion. Alors que certaines chansons questionnent ou rejettent Dieu, d'autres constituent au contraire des prières modernes et publiques articulées sur l'expérience personnelle ou l'état du monde contemporain. Dans le rock, et parfois avec des références bibliques, les musiciens s'adressent souvent à Dieu, tant pour l'invectiver que pour le prier, l'un et l'autre allant parfois de pair. J'en propose ici quelques témoins parmi des centaines bien recensés.

QUAND LE ROCK INTERPELLE DIEU

Sur son album de 2007, *Lumière dans le noir*, Zachary Richard interroge Dieu sur son rôle dans le génocide rwandais. Dans *Ô, Jésus*¹, l'auteur raconte qu'il était dans une chambre d'hôtel à Paris quand il a été captivé par une émission de télévision qui présentait des témoignages de survivants. De ces témoignages retenus presque mot pour mot, il a tiré une chanson dont je ne peux ici que rapporter les paroles, mais que je vous invite à aller écouter sur le site de Zachary Richard ou à acheter sur le site de iTunes par exemple ou, mieux, avec le CD.

*Quand j'étais jeune, j'avais toujours peur
que Dieu m'apparaisse dans ma petite chambre noire,
Mais depuis Nyamata je n'y crois plus,
j'ai prié et j'ai attendu mais il n'est pas venu.
Si Dieu est tout puissant et capable de tout
comment se fait-il qu'il n'a pas arrêté ça?*

Cette première strophe, à l'exception du nom de Nyamata, rapporte l'expérience de bien des enfants, des hommes et des femmes qui ont prié, demandé, crié mais n'ont pas obtenu de réponse ou, diront d'aucuns, n'ont pas obtenu la réponse ou l'aide demandée. Est aussi assez universelle la question qui suit: « Si Dieu est tout puissant et capable de tout, comment se

¹ Zachary Richard, Les Editions du Marais Bouleur, 2007.
<http://www.zacharyrichard.com/>

fait-il qu'il n'a pas arrêté ça »? Cette question du rapport entre Dieu et le mal est à la base de la théologie chrétienne, écrivait Jürgen Moltmann dans *Le Dieu crucifié*.

La strophe suivante présente le tragique récit de cette fatidique journée qui, malheureusement, n'en fut qu'une parmi d'autres. On y trouve le rappel de la condition terrible des fidèles, l'évocation des prières faites et du départ (de l'abandon ?) des missionnaires, et une étrange affirmation que Dieu avait peur aussi et qui correspond à la théologie d'un Dieu impuissant (mais apeuré ?). Au premier verset de la chanson, c'est l'enfant qui a peur que Dieu lui apparaisse. Ici, c'est Dieu lui-même qui a peur.

*Le 6 avril, 1994,
Une journée humide et grise, on s'est réfugié dans l'église,
prient que le Miséricordieux vienne nous protéger;
Sous les bancs, les gens se sont entassés,
on avait faim, il faisait chaud, ça sentait l'émotion.
Une fois que les pères blancs sont partis, on a prié Dieu,
mais Dieu avait peur aussi.*

Suivent alors les questions du refrain :

*Ô, Jésus, où ce que tu vas?
Ô, Jésus, réponds-moi.*

Le couplet suivant est particulièrement troublant :

*L'église de la colline est devenue un abattoir,
si la présence de Dieu se voit dans les actions
et que la première chose de Dieu c'est d'aider les pauvres
Si Dieu existe, il est faible comme nous.
pourquoi Il a fait ça, les amis que j'ai perdus.
Je dis que Dieu a une dette envers nous,
J'ai fait autant de prières, et là je n'en fais plus.
Je ne comprends pas ce qui se passe
si Dieu n'est pas un dieu méchant et féroce.
Et maintenant, je n'ai pas peur de Le voir,
car si je Le vois, je Lui crache à la gueule.*

Outre que l'image de l'abattoir est pleine de sang et de cris, elle n'est pas ici sans rappeler l'agneau que l'on mène à l'abattoir (Jr 11, 19). Le chanteur s'est aussi fait théologien : « la présence de Dieu se voit dans les actions » et « la première chose de Dieu c'est d'aider les pauvres ». Image donc d'un Dieu qui agit, fut-ce à travers les humains, et qui privilégie les pauvres. Mais ce Dieu ici n'a pas agi pour les

victimes. Alors, un Dieu faible comme nous, celui qui « avait peur aussi » ? Et en même temps, et comme en contradiction de cette faiblesse de Dieu, le rappel de l'image classique d'un Dieu qui agit dans l'histoire : « pourquoi Il a fait ça ». Si Dieu était un dieu méchant et féroce, on comprendrait, mais le chanteur précise que ce n'est pas le cas. Alors quoi ? Quelle sorte de Dieu est-ce là ? C'est la question fondamentale de Jon Sobrino : « Toute la question de Dieu trouve sa concrétude ultime dans le problème de la souffrance. La question naît de l'histoire de la souffrance dans le monde, mais trouve son moment privilégié à la croix. Si le Fils est innocent et néanmoins mis à mort, alors qui ou quoi Dieu est-il exactement?² »

Aux couplets précédents, l'enfant avait peur de voir Dieu, puis Dieu lui-même avait peur devant les bourreaux. À la fin de ce couplet-ci, le narrateur n'a plus peur de voir Dieu. C'est comme si la victime découvrait qu'elle n'est pas soumise par son péché, que la majesté de Dieu ne saurait être absolue devant le mal qui frappe les victimes, et parce qu'on lui en veut. La colère parle : « je n'ai pas peur de Le voir, car si je Le vois, je Lui crache à la gueule. » L'expression est très forte et rappelle celle d'un Fritz Zorn, malade et révolté, qui écrivait : « Même si l'on part de l'hypothèse que Dieu n'existe pas, on devrait positivement l'inventer rien que pour lui casser la gueule. [...] Je crois que l'âme tourmentée ressent la nécessité de l'existence de Dieu. Il est l'adresse à laquelle on peut envoyer son accusation et où cette accusation doit parvenir. Il est le vase dans lequel l'homme doit déverser sa haine. Il est la personne à laquelle, au Jugement dernier - comme il est dit dans la Bible, *mais* avec le signe contraire - on doit dire qu'on a été affamé, nu et triste, et qu'on n'a pas été nourri et vêtu et consolé. »³

Heureusement, diront certains, revient alors le refrain, comme pour mettre un baume sur la souffrance spirituelle du croyant qui se voit accusant Dieu lui-même, le refrain qui laisse toujours la porte ouverte à la relation avec Dieu... ou avec Jésus :

Ô, Jésus, où ce que tu vas?
Ô, Jésus, réponds-moi.

² Jon Sobrino, *Christology at the Crossroads: a Latin American Approach*, Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1978, p. 224. Ma traduction.

³ Fritz Zorn, *Mars*, (Folio 1368), Paris, Gallimard, 1979, p. 305.

Le dernier couplet nous ramène au dur réel, quoiqu'il en soit de la consolation que l'on pourrait espérer en Jésus. J'avoue trouver ce couplet particulièrement difficile. Dur couplet où l'on voit brandir et retomber les machettes. Où le croyant, impuissant et massacré, en appelle encore à Dieu malgré sa révolte. Où Dieu se cache encore, mais cette fois dans la fumée des feux allumés par les bourreaux, dans la fumée qui se lève de l'âme du croyant brûlée par ce qu'elle a vu et subi de viols et de massacres, brûlée de ce que Dieu ait laissé faire, de ce que Dieu n'ait pas répondu. Malgré l'espoir « qu'il m'accueille au ciel », c'en est trop. La chapelle et tout ce dont elle témoigne « était profanée avec le désespoir des gens qui hurlaient ». Un mystique ou un théologien aurait peut-être dit que la chapelle était au contraire sanctifiée avec ces cris et ces larmes de désespoir ; que ces cris et ces larmes étaient celles mêmes de Dieu, le lieu de sa présence. Mais ceux qui y étaient ne semblent pas l'avoir vécu ainsi. Pour eux, la chapelle était profanée par les massacres et la cruauté, par le silence de Dieu, par le mal qui y régnait en maître. Et pourtant, il faut parler de Dieu devant cette chapelle sanglante qui brûle. Comme d'autres ont tenté et tentent toujours de le faire devant la fosse où les nazis, et les prisonniers Juifs qui y étaient forcés, entassaient pour les y brûler vivants les bébés qui descendaient des trains avec leurs mères. « On ne devrait faire aucun énoncé théologique qui ne serait pas crédible en présence des enfants » qui brûlent dans les fosses d'Auschwitz⁴. La question, le scandale portés par la chanson de Zachary Richard n'est pas marginale dans l'expérience chrétienne. Comme n'est pas unique ou marginale non plus la conclusion de ce dernier couplet : « Et la nuit je vois encore tout ce que j'ai vu » (comme l'expérimentent les victimes de stress post traumatique) « et depuis ce temps je n'y crois plus [...] je - ne - prie - plus. » Voyons ce dernier couplet.

*Une fois finie la fusillade
on a commencé avec les machettes.
Je répétais mes prières
mais Dieu se cachait dans la fumée
qui se levait de mon âme brûlée.
J'ai demandé qu'il me sauve;
j'ai demandé qu'il nous sauve,
ou si je dois mourir qu'il m'accueille au ciel,
Mais la chapelle était profanée
avec le désespoir des gens qui hurlaient*

⁴ Kenneth Surin, *Theology and the Problem of Evil*, Oxford (U K), New York, Blackwell, 1986, p. 17.

*et depuis ce temps je n'y crois plus,
Hormis que Dieu s'est foutu de nous,
Et la nuit je vois encore tout ce que j'ai vu,
Mais au lieu de prier - je - ne - prie - plus.*

Suit encore le refrain – Ô, Jésus, où ce que tu vas? Ô, Jésus, réponds moi –, la prière de celui qui accepte peut-être difficilement cette conclusion, et qui s'accroche encore à un certain espoir, l'espoir d'une voie (où ce que tu vas ?) et d'une voix (réponds-moi). Mais j'avoue que je ne sais pas et que j'en attribue peut-être trop à un simple refrain. Puis la chanson se termine avec près d'une minute de musique (près du quart de la chanson) qui permet à l'âme et au corps de porter ces questions. Il n'est pas facile en effet de perdre son Dieu, de perdre celui ou cela qui donnait sens à une bonne partie de sa vie, qui nourrissait ou soutenait l'espoir, qui nourrissait et soutenait son âme, sa vie.

Si la chanson de Zachary Richard est à mon avis une des plus riches au plan religieux, elle n'est pas unique, loin de là, tant au Québec qu'ailleurs dans le monde.

Plus récemment, dans *À ma place*, la jeune chanteuse gaspésienne Émi Bond, dont la chanson *Réveille* tourne à la radio en novembre 2008, porte des questions semblables, mais avec moins d'acuité et de violence.

*J'aimerais que tu sois là
Que tu m'expliques tout ça,
la vie, le monde, l'amour
et toute la merde qui nous entoure
[...]
Mais ouvre grand tes ailes et descends donc du ciel
Si t'existes, dis-moi pourquoi le monde est si cruel
Élève la voix et dis-moi pourquoi
Les gens ont un cœur de glace
Dis, qu'est-ce que tu f'rais à ma place
[...]*

La critique rock de Dieu s'inscrit en rapport au mal et à la souffrance et nous sommes ici en plein terrain religieux, voire théologique. J'avais été frappé, il y a quelques années, par l'énoncé du théologien Adolphe Gesché signalant l'importance que le croyant interroge ou même invective Dieu dans sa souffrance, comme l'ont fait Jacob, Job et Jésus. Gesché se demandait même si Dieu ne doit pas prendre figure d'adversaire "en cette redoutable question du mal [...] celui sur qui l'homme doit se

faire les poings, [...] la figure de l'Ecce Homo [allant] jusqu'à suggérer que l'homme, en ce besoin, a le droit de frapper le Dieu innocent"⁵. Un Dieu cependant moins innocent aux yeux des rockers qu'à ceux des théologiens.

Ainsi, quand Dieu répond enfin aux questions des humains, c'est parfois avec des réponses choquantes pour le croyant. En témoigne *God's Song (That's Why I Love Mankind)*⁶ de Randy Newman.

*Cain slew Abel, Seth knew not why
For if the children of Israel were to multiply
Why must any of the children
Why must they die?
So he asked the Lord*

*And the Lord said:
Man means nothing, he means less to me
Than the lowliest cactus flower
Or the humblest Yucca tree
He chases round this desert
'Cause he thinks that's where I'll be
That's why I love mankind*

*...
Lord, if you won't take care of us
Won't you please, please let us be?"*

*And the Lord said And the Lord said
I burn down your cities - how blind you must be
I take from you your children
and you say how blessed are we
You all must be crazy to put your faith in me
That's why I love mankind
You really need me
That's why I love mankind*

Je croyais connaître Elton John, un rocker parfois touchant et souvent amusant il y a des années de cela! Mais voilà que *If there is a God in Heaven (What's He Waiting For?)* de 1997 lui donne une tout autre allure, plus dure:

*Torn from their families Mothers go hungry
To feed their children But children go hungry
There are so many big men They're out making millions*

⁵ Adolphe Gesché, "Topiques de la question du mal", dans, *Dieu pour penser. 1. Le mal*, Paris, Cerf, 1993.

⁶ J'en recommande la version saisissante d'Etta James.

[...]

*If there's a God in heaven What's he waiting for
If He can't hear the children Then he must see the war
But it seems to me That he leads his lambs
To the slaughter house And not the promised land*

Ici encore, comme dans plusieurs autres utilisations de la Bible, la signification en est renversée à partir des promesses qui semblent non tenues. Bad Religion, comme le laisse entendre son nom, milite contre la crédulité religieuse, particulièrement contre la domination des masses par le biais de la religion. La chanson *God's Love* de 2004 est très claire sur ce point. Elle m'apparaît même comme une réaction à la chanson hip-hop primée de Black Eyed Peas, *Where is the love?* (2003) qui critiquait l'état du monde et demandait l'aide de Dieu pour en sortir.

*Father, Father, Father help us
Send some guidance from above
'Cause people got me, got me questioning
Where is the love Where is the love*

Bad Religion répondait bien différemment à la même question:

*Tell me! Tell me where is the love In a careless creation?
When there's no above There's no justice Just a cause and a
cure
And a bounty of suffering It seems we all endure
And what I'm frightened of Is that they call it God's love*

Épouvanté, en effet, quand on entend certains identifier l'état du monde à la volonté ou au reflet de l'amour de Dieu !

Avec le rock, nous sommes souvent dans la démesure, comme nous le sommes avec l'invocation du nom de Dieu. Et nombre de situations, comme celle dont parle la chanson de Zachary Richard, sont de l'ordre de la démesure. Comment parler de Dieu après Auschwitz, comment parler après la déshumanisation imposée aux hommes, aux femmes et aux enfants d'Auschwitz, a-t-on demandé. « Comment parler de Dieu depuis Ayacucho », le lieu de la mort injuste et infâme, demandait Gustavo Gutierrez (Concilium no 227, 1990). Comment parler de Dieu à l'heure de la déshumanisation dont nous sommes les contemporains ? Comment oser parler de Dieu alors que *preachers* et 'vendeurs de Bible' s'enrichissent de l'angoisse des gens, demandent Ministry, Dead Kennedys, Jello Biafra et tant d'autres. Comment parler, comment crier, demande le rock dont la démesure du discours et des

décibels semble vouloir se confronter à celle du mal, voire à celle de Dieu.

LE ROCK, EXPÉRIENCE ET LIEU DE PRIÈRE

S'il y a dans le punk et le métal une vive critique de Dieu, on trouve souvent dans le rock et le hip hop des prières, des appels à Dieu. En témoignent deux grands hits récents. La chanson hip hop *Jesus Walks* de Kanye West, gagnante de Grammys, s'adresse aussi bien à Dieu qu'aux auditeurs alors que le vidéo porte sur la marginalisation et la criminalisation des Noirs américains, et ce depuis les croix érigées par le KKK dont les images brûlantes closent le vidéo clip :

Jesus Walks
God, show me the way
because the Devil's trying to break me down
Jesus Walks with me
The only thing that I pray
is that me feet don't fail me now
[...]
Jesus Walks
And I don't think there is nothing I can do now
to right my wrongs
Jesus Walks with me
I want to talk to God but I'm afraid
because we ain't spoke in so long

Dans la même veine, un hit rock de Evanescence, *Tourniquet*, mettait ces paroles dans la bouche d'un croyant acculé au suicide.

My God my tourniquet / Return to me salvation
My God my tourniquet / Return to me salvation
Do you remember me / Lost for so long
Will you be on the other side / Or will you forget me

I'm dying, I'm praying / Bleeding and screaming
Am I too lost to be saved ? / Am I too lost?
[...]
My wounds cry for the grave
My soul cries for deliverance
Will I be denied Christ
Tourniquet
My suicide

Outre le drame spirituel de celui ou celle (la chanson écrite par un homme est chantée par une femme) qui se demande si Christ lui sera refusé, remarquons la belle image du tourniquet pour dire Dieu. Dans le milieu rock, le tourniquet sert plus souvent à faire saillir les veines pour se piquer, se *shooter*. Mais le tourniquet est à la base un instrument de salut puisqu'il permet d'arrêter le sang de couler sur le champ de bataille et de sauver la vie du blessé.

Seigneur, Seigneur est une des premières chansons qui ont établi la popularité de Kevin Parent en 1995. On y verra certes une prière, mais on y remarquera aussi une des rares instances où Dieu lui-même parle dans une chanson... et avec un signe plus positif que dans *God's Love* de Randy Newman citée plus haut.

*Seigneur, Seigneur, qu'est-cé qu'tu veux que j'te dise?
Son indifférence m'arrache la panse
Pis j'pense plus rien qu'à mourir [encore la mort !]*

...

*Seigneur, Seigneur, je l'sais tu m'l'avais dit :
« Respecte ton prochain réfléchis à demain
Car la patience t'apportera de belles récompenses
Travaille avec entrain pour soulager la faim
De la femme qui t'aime elle en a de besoin
Elle a besoin d'un homme fidèle qui sait en prendre soin »*

Dans un même ordre d'idée, Boom Desjardins demandait quelque dix ans plus tard (2004) : « T'es où, Dieu ? » Si le début est plutôt classique, on notera le ton bien contemporain de la finale où la majesté de Dieu, voire son amour, s'en trouve mise à mal. Par contre, la question du refrain garde, ici encore, la chanson ouverte comme une prière.

*T'es où, Dieu
C'est où que tu te caches quand j'en arrache
C'est où que tu te terres quand c'est la guerre
Quand j'suis perdu Pis que j'en peux pus
Quand y a pus de soleil aux alentours
Quand y a pus d'amour depuis 3 jours*

*Pourquoi tu serais plus important que moi
Pourquoi tu ferais rien pour m'aider
J'prierais l'enfer que ce serait pas mieux
Pourrais-tu m'écouter un peu
Dieu, T'es où Dieu*

Quelques années plus tôt, sur son album éponyme de 2000, Marie-Chantal Toupin s'adressait aussi à Dieu dans deux chansons. La première, *Dans ton ciel*, s'adresse à Dieu sur un autre ton, un autre thème, et mêle l'adresse à Dieu à celle à un interlocuteur humain (amoureux ? parent ? ami ?).

*C'est avec toi que j'veux parler
De toutes mes craintes de toutes mes peurs
De cette envie que j'ai d'aimer
Du silence qui me tue le coeur
[...]J'veux tout donner Mais j'sais pas comment ça va tourner
Jusqu'où on peut aller Pour survivre dans l'immensité
Dans ton ciel ou l'autre à côté*

*Tout c'que j'veux c'est décoller Et que ce soit pas compliqué
Et de pouvoir se regarder Dans les yeux sans se détourner*

*C'est avec toi qu'j'veux m'confesser
De toutes mes haines, mon hostilité
Du pouvoir qui brûle en moé
De la confiance que tu m'as donnée*

La seconde, *Hey! Dieu*, est une belle balade qui interroge Dieu, mais doucement, avec espoir.

*Hey! Dieu
Est-ce qu'il existe un autre monde
Existe d'autres guerres ? Existe d'autres prières ?
Comme celles que j'aie apprises par cœur
Comme celles que j'aie apprises par cœur*

*Hey! Dieu
Est-ce qu'il existe une révolution
Existe une guérison au mal qui persiste
Comme celles que j'ai apprises par cœur
Comme celles apprises par cœur*

Du côté anglophone, je ne citerai ici que *Chop Suey* de System of A Down, une des chansons les plus populaires en 2001 et depuis. La chanson est portée par quelqu'un qui songe au suicide et le refrain cite Luc 23, 46 et en déploie même le cri :

*Father into your hands, I commend my spirit
Father into your hands... (why have you forsaken me?)
In your eyes (forsaken me)
In your thoughts (forsaken me)
In your heart (forsaken me)*

Forsaken me

LE ROCK, LIEU D'EXPRESSION DE L'ESPOIR. L'EXEMPLE DE U2

La chanson de Zachary Richard et les autres citées précédemment se terminent sur une note de désespoir, à tout le moins sur un rejet de Dieu. D'autres, par contre, s'emploient à garder vivant l'espoir. Je ne pourrai donner ici que l'exemple de U2 dont on trouve les disques dans un grand nombre de demeures au Québec. Tout en étant un groupe chrétien, mais étranger au *Christian Contemporay Music*, U2 est le groupe rock le plus populaire de la planète(!) depuis une vingtaine d'années. Et ce à une époque où on dit que la foi n'a plus d'auditeurs. Leurs chansons servent souvent à des études, à de la formation religieuse, voire à des liturgies dans l'Église presbytérienne. C'est dire combien elles sont fortement marquées de valeurs et de symboles chrétiens. Ainsi, lors de leur dernière visite au Centre Bell en novembre 2005, 17 des 22 chansons qu'ils ont interprétées avaient un contenu religieux manifeste et 13 d'entre elles comportaient au moins une citation biblique. Et cela, plutôt sur un mode poétique que sur un mode de prédication. En voici quelques exemples tirés du spectacle en question, sensiblement le même que dans les autres villes de cette tournée.

Beautiful Day, qui porte sur l'espoir, réfère à Isaïe et à la renaissance de la terre après le Déluge.

*The heart is a bloom
that shoots up through the stony ground (Is 52,3)
See the bird with the leaf in her mouth (Gn 8, 10-11)
After the flood all the colors came out (Gn 9, 12-13)*

Quant à *Until The End of The World*, on y entend Judas s'adresser à Jésus longtemps après les faits racontés par l'Évangile.

Love and Peace or Else vise la paix entre les grandes religions, ce dont témoigne aussi le bandeau que Bono porte pour cette chanson, un bandeau orné de l'étoile de David, de la croix et du croissant.

*Lay down / Lay down your guns
All you daughters of Zion
All you Abraham sons
And I wonder where is the love [un thème connu, dirons-nous]*

Je suis très souvent habité par ces versets de la magnifique chanson *One*, toujours de U2, et reprise par plusieurs chanteurs.

*Have you come here for forgiveness
Have you come to raise the dead
Have you come here to play Jesus
To the lepers in your head
[...]
One love / One blood / One life
You got to do what you should
One life / With each other / Sisters / Brothers
One life / But we're not the same
We get to / Carry each other / Carry each other
One...life
One*

Enfin, depuis bien des années, U2 termine ses spectacles avec 40, récemment précédée par Yahweh. Imaginez 20,000 jeunes et moins jeunes chantant en chœur un hymne à Yahvé puis un Psaume (40 est composé des psaumes 40 et 144 v.9). Certes, tous ne s'en rendent pas compte, mais un bon nombre le font, surtout chez les anglophones qui y reconnaissent les mots de leur éducation ou de leur pratique religieuse actuelle. Je citerai ici la classique 40 dont le contenu biblique est évident, dénué d'artifice.

*I waited patiently for the Lord / He inclined and heard my cry
He brought me up out of the pit / Out of the mire and clay
I will sing, sing a new song / I will sing, sing a new song [...]
He set my feet upon a rock / And made my footsteps firm
Many will see / Many will see and fear
Et le refrain
How long to sing this song? / How long to sing this song?
How long...how long...how long / How long...to sing this song*

C'est donc avec un psaume, un désir de la venue du Seigneur, que se terminent les spectacles de U2, un psaume dont les paroles et la mélodie accompagnent les auditeurs qui retournent ensuite dans leur foyer.

&&&&

On comprendra peut-être après ces pages trop rapides, qu'il m'arrive d'utiliser mon iPod comme un livre de prières, voire un starter théologique. Mais cela relève d'une autre histoire. *Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand ?*